

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 11 (1873)  
**Heft:** 1

**Artikel:** L'amitié des jeunes filles : [suite]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182203>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

du major May soutiennent les carabiniers tour à tour ; les Français reculent, les Bernois gagnent du terrain. Electricisés par ce succès, ils poussent plus vivement leur attaque ; combattant d'arbre en arbre, tirant à vingt pas, profitant de leur avantage sur un ennemi qui ne connaît pas la contrée, ils traversent de nouveau la forêt. Mais à l'endroit où celle-ci s'arrête, au sommet des collines qui couronnent Neuenneck, Pigeon les attendait avec toutes ses troupes. Dès que les Bernois se montrèrent à découvert, un feu terrible de mitraille et de mousqueterie les accueillit, et porta le désordre dans leurs premiers rangs. Les soldats s'arrêtent, vont tourner le dos ; un instant d'hésitation. Les officiers bernois s'élancent au milieu des troupes, les exhortant, leur donnant l'exemple ; Oberlandais, Emmenthalois, volontaires, femmes même, se précipitent en avant ; la baïonnette, la crosse leur ouvrent un passage ; point de prisonniers, point de quartier ; le colonel Manuel et le major Kirchberguer emportent la batterie ; les rangs des Français sont rompus. A ce moment arrivent sur leurs flancs les carabiniers des ailes, arrêtés jusque-là par les difficultés du terrain ; leur attaque décide le combat. En vain l'ennemi essaie-t-il de se reformer un peu plus bas à l'abri d'un petit bois ; l'artillerie, servie, à défaut de simples soldats, par des officiers, croise ses feux sur lui des deux côtés de la route ; la compagnie de carabiniers Schnyder les prend de côté et les débusque. Dès ce moment, la retraite des Français n'est plus qu'une déroute ; ils s'enfuient dans un désordre complet, repassent la Singine, et ne s'arrêtent que sur les hauteurs de la rive opposée, où les Bernois les saluent encore de quelques boulets.

Ainsi, simplement, sans autres secrets que l'énergie du patriotisme, des chefs capables et résolus, les soldats de Neuenneck avaient rappelé le souvenir de l'antique bravoure suisse. Dix-huit canons, parmi lesquels les neuf abandonnés la veille, leurs demeuraient comme trophées de la victoire.

Mais comment exprimer la consternation, la fureur des troupes bernoises, lorsqu'au milieu de la joie du triomphe, vers trois heures de l'après-midi, arriva la nouvelle de la prise de Berne et l'ordre de cesser les hostilités ? Les soldats ne voulaient pas y croire ; vingt fois leur commandant dut relire le fatal message ; il fallut tout le sang-froid, toute la fermeté des officiers pour arrêter l'explosion d'une révolte. Enfin, la mort dans l'âme, les Bernois se séparèrent ; ils rentrèrent isolés ou par petits détachements dans leurs foyers. Le même désespoir s'empara des troupes stationnées à Laupen et à Gumminen, lorsqu'elles apprirent l'issue des événements ; celles de Gumminen, qui n'avaient pas combattu, se montrèrent les plus exaspérées ; les deux colonels, de Crousaz et de Gumöens, suspects aux soldats, comme Français de langage, furent sabrés sur la route par des dragons, toujours les premiers à fuir et les premiers dans la révolte. Tout se dispersa cependant : le bataillon oberlandais Wurstemberguer, « les grenadiers de l'armée, » se retira seul en bon ordre, la dernière troupe bernoise qui tint

ferme sous les drapeaux, tandis que l'autre bataillon de la même contrée, commandé par un colonel du même nom, avait été à Langnau le premier engagé avec les Français.

Dans ces diverses rencontres, les Bernois avaient perdu 18 officiers et 683 soldats, dont les noms, gravés en lettres d'or sur des tables de marbre noir, entourent aujourd'hui le monument élevé à l'avoyer Steiguer, dans la cathédrale de Berne. Il n'est pas constaté qu'un seul drapeau ait été abandonné sur le champ de bataille ; ceux que les généraux français envoyèrent au Directoire provenaient de l'arsenal, tout comme la plupart des canons qu'ils se vantaient d'avoir conquis.

### L'amitié des jeunes filles.

#### III

Le bijoutier fit une triste figure en voyant sortir de son magasin les trois personnages. — Voilà de singuliers gens, dit-il. Il n'y a que le jeune homme qui me plaise à certains égards. Je n'aurais pas tenté de jouer un mauvais tour à ce ventre affamé, si je lui avais supposé tant d'énergie. Tout autre que lui eût pris la fuite en s'entendant menacer de la police. Cette fois, je me suis trompé dans mes calculs.

La représentation et le ballet venaient de se terminer. Léonie Weinhold se disposait à regagner son logis. Elle venait de quitter l'essaim bruyant de ses compagnes, lorsque, à la porte du théâtre, elle se sentit tout à coup enlacée par les bras d'une femme qui l'embrassa, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, lui dit :

— Ma bonne, ma bien bonne Léonie, que de remerciements je te dois ! Comment pourrais-je jamais m'acquitter envers toi de tout le bien que tu m'as fait aujourd'hui !

— Ah ! c'est toi, Lisbeth, répondit Léonie, tu m'as réellement fait peur.

— Il y a plus d'une heure que je t'attends, dans ce sombre passage, pour t'adresser mes remerciements. Ton docteur est venu voir ma mère ; il lui a donné les meilleures espérances de guérison et lui a fait une ordonnance. Fédor se sent au comble du bonheur de ce que tu lui as donné un écu ; il en a les larmes aux yeux. Il l'a remis à notre mère. Nous pourrons payer notre loyer sans que j'aie à veiller, chaque soir, jusqu'à minuit, sur mon tambour à broder.

— Jusqu'ici, répondit Léonie, vous m'avez reproché mon extrême légèreté, vous m'avez appelée pinson ; je suis heureuse de vous montrer qu'un pauvre pinson peut avoir de bons sentiments. Mais tu t'es gelée jusqu'à la moelle des os ; allons dans ma chambre, nous y trouverons un poêle et un verre de punch préparé par ma suivante. J'ai, du reste, d'intéressantes nouvelles à t'apprendre : je suis fiancée.

— Déjà ! pour la troisième ou quatrième fois !

— Dam ! si nous pouvions choisir notre homme et le demander en mariage, les choses iraient plus vite et mieux ; il n'y aurait pas besoin de tant d'œillades et de petites manières, pour fixer l'attention des messieurs. Mais, dans cette question qui nous intéresse à un si haut point, on ne nous a laissé que la faculté de refuser.

En s'entretenant ainsi, les deux jeunes filles avaient monté l'escalier. Quand elles furent installées au chaud, Léonie poursuivit :

— Tu sais que l'acteur Darlo avait des vues sur ma chère personne. Les choses allèrent d'abord à souhait ; puis, à la longue, je m'aperçus que mon futur ne jouait pas seulement sur la scène, mais aux jeux de hasard. Il négligea sa profession, joua sur gages, et finit par me négliger. Je lui donnai son congé. A sa place, M. Battmann, faisant le service de guide dans l'armée, se mit sur les rangs. Il me prodigua

les serments les plus passionnés, j'étais son ange, sa vie, son étoilé polaire même, et le plus beau jour de sa vie serait celui où, placé avantageusement dans les bureaux de l'Etat, il pourrait m'épouser. Eh bien! dès qu'il eut obtenu la charge qu'il sollicitait, il mit en pratique le dicton militaire : « Autre garnison, autres amours. » Je pourrais te débiter tout un chapelet d'aventures semblables, mais à quoi bon, toutes ces histoires rentrent dans un seul et même cadre. Le rôle de jeune fille timide et modeste, accueillant naïvement et avec le plus profond respect les hommages des messieurs, me révolta. Et, puisqu'il y a une partie à jouer, je voulais avoir les cartes en main. Bref, j'ai trouvé un prétendant sérieux; il est veuf, sans enfants, près de cinquante ans, pas très beau, bon et aimable. Puis il a une autre qualité, qui n'est pas la moindre; figure-toi qu'il est obéissant comme un chien mouton, généreux comme un seigneur et immensément riche. Et maintenant, je me retire du corps de ballet de Sa Majesté, pour me marier dans six semaines, et alors votre heureux pinson, puisqu'il vous plaît de me qualifier ainsi, pourra, sans se gêner, faire le bonheur de ses amies.

— Excellente amie! s'écria Lisbeth, les larmes aux yeux.

— Mais, n'oublions rien, poursuivit Léonie en tirant du poêle un bol d'excellent punch, qu'elle mit sur la table avec un plat de biscuits. Voilà les attentions dont mon futur me comble chaque jour.

Il y avait de longues années que Lisbeth n'avait touché à de semblables friandises. Elle s'en régala, tout en regrettant que sa mère et Fédor ne pussent y prendre part.

Bientôt la porte de la chambre s'ouvrit, et une jeune fille, non moins belle et gracieuse que nos deux amies, entra avec toutes les allures d'une personne qui a souffert d'un très grand froid. C'était au mois de décembre 1870.

Quel horrible froid! dit la nouvelle arrivée en se secouant. Et quand je songe à nos malheureux soldats qui sont à l'étranger!

— Voilà bien toujours ta première et ta dernière pensée, répondit Léonie avec une compassion badine. Si nous ne savions pas déjà que ton futur est soldat, ton éternel refrain nous le ferait deviner. As-tu reçu des nouvelles de ton caporal de carabiniers? Tiens, place-toi dans ce fauteuil, prends ce verre de punch et sers-toi des biscuits. Et Léonie, prêchant d'exemple, s'installa, bien à son aise, près du poêle.

— Oui, répondit Alevine, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de mon Henri; elle est datée du 26 novembre. Il est, avec son régiment, dans l'armée qui cerne Paris, ce Paris dont les habitants sont déjà réduits à manger des chevaux, des ânes, des chiens, des rats, et qui persiste dans la résistance. Sur un circuit de plusieurs lieues, nos soldats passent leurs jours et leurs nuits dans des tranchées, occupés à regarder sans cesse si les pantalons rouges ne feront pas une sortie. Si seulement je pouvais envoyer un verre de ce punch à mon pauvre Henri! Il m'écrit qu'on s'attend à une sortie pour un de ces premiers jours. Qui sait si, en ce moment, il n'est pas étendu, blessé, râlant, à demi-gelé, sur la neige, et sans âme qui vive pour le secourir. Voyez-vous, cette idée m'empêche tout à fait de dormir. Je ne vois qu'images lugubres. Ma maîtresse me reproche de ne pas recevoir d'assez bonne grâce les pratiques au magasin, et de leur répondre à peine. Si cela dure encore longtemps, j'y succomberai.

— Mais aussi! pourquoi aimer un soldat? demanda Léonie.

— Faites autrement si vous pouvez! Sous le glorieux régime actuel, tout jeune homme bien portant étant astreint au service militaire, hors de l'armée il n'y a que bossus, goutteux et vieillards...

— Là! là! répondit Léonie avec un sérieux affecté et en levant le doigt d'un petit air menaçant, ne vas-tu pas, pour te justifier, tourner mon prétendant en ridicule?

A ce moment, le fiancé de Léonie entra. Il avait la cinquantaine bien sonnée, un certain embonpoint, taille moyenne, cheveux, barbe et moustache noirs, figure large, sourire éternel sur les lèvres.

— Hé bien! dit-il, j'arrive au bon moment. Sur ma foi; si je ne voyais trois beautés réunies, je demanderais à prendre

place dans votre cercle...

— Comme quatrième grâce, interrompit Léonie en lui présentant un verre de punch d'une main, tandis que de l'autre elle lui caressait la joue. Etais-tu, ce soir, au théâtre, chez Milo?

— Je n'ai, malheureusement, pas pu assister à la représentation; j'avais des affaires pressantes à régler. Et, à l'appui de son dire, il sortit de sa poche un étui en maroquin et le présenta à Léonie, en disant: Tenez, mes amours, c'est un petit cadeau, en passant.

Léonie ouvrit l'écrin qui contenait une parure complète de fiancée. Une princesse n'eût pas demandé mieux. Quelle tournure avaient, à côté de cela, les boucles d'oreilles que Léonie avait achetées pour vingt-six thalers, le matin. Ici, tout étincelait de mille feux, collier, broche, bracelets, tout n'était que brillants. On ne pouvait nier que Milo connût à fond les faibles du beau sexe, et que, si la beauté et la jeunesse lui manquaient, il savait les faire oublier par la splendeur de ses présents. Aussi Léonie, après avoir contemplé ces parures, couvert de baisers brûlants les joues de l'heureux donateur. Milo s'assit, but un verre de punch, prit un biscuit, après quoi, toujours pour affaires pressantes, il prit congé de ces dames. Léonie mit l'écrin dans une armoire, puis, rayonnante de joie, elle dit: « L'âge n'y fait rien, vous pouvez juger que j'aurai le plus aimable des époux! »

(A suivre.)

On va procéder, à Toulon, à un triste déménagement; nous voulons parler du transport à la Nouvelle-Calédonie des condamnés politiques, dont le nombre a dépassé toutes les prévisions et encombre le bague. Deux navires seront affectés à cette déportation et prendront chacun 5 ou 600 condamnés au plus. Le faux-pont sera destiné au logement de l'équipage, le pont à la manœuvre, et les batteries au logement des prisonniers. A l'extrémité de chaque batterie, on établira une cloison blindée garnie de meurtrières, et deux judas destinés à faire présenter la gueule de deux obusiers de montagne, chargés à mitraille. Il s'agit de transporter ainsi 2,500 condamnés politiques et forçats.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 5 janvier 1873

## MADemoiselle de la Faille ou Morte et Vivante

Grande pièce en sept actes du théâtre de la Gaîté.

LES PETITES MISÈRES  
de la vie humaine

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 9 janvier 1873

## NOS BONS VILLAGEOIS

Comédie en cinq actes, par Victorien Sardou.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.